

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique](#) ?ItemVal-Richer, Vendredi 3 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Val-Richer, Vendredi 3 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Discours du for intérieur](#), [Mémoires \(Ouvrage\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#), [Santé \(enfants Guizot\)](#), [Travail intellectuel](#), [Vie domestique \(Dorothee\)](#), [Vie quotidienne \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-08-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Vendredi 3 août 1849

8 heures

Ceci ne partira pas aujourd'hui. Je vous assure que votre Dimanche me déplaît autant que mon mardi. Je reviens sur le Duc de Broglie. Je crois que vous vous trompez. Il vous a tout simplement exprimé son sentiment général que Paris n'a plus de quoi attirer personne, et que pour y rester il faut y être obligé. Il pense bien peu aux personnes et aux questions personnelles, et ne fait guères de combinaisons et de calculs dont elles soient le premier objet. Cependant c'est possible. Vous avez toujours inspiré à mes amis, un peu de jalousie et un peu de crainte. Heureusement ce ne sont pas eux qui décident. J'ai été charmé quand vous avez repris votre appartement pour trois ans. J'aime les liens matériels même quand ils ne sont pas nécessaires. Il faut faire le contraire de ce que pense le duc de Broglie, c'est-à-dire être à Paris autant que vous ne serez pas forcée d'être ailleurs. Je suis bien aise du reste que le duc de Broglie vous ait pleinement rassurée sur ce qui me touche, Croyez bien et que j'y regarde avec soin, et que je vous dirai toujours la vérité. Je veux que vous vous fassiez une affaire de conscience de me tout dire sur vous, et je vous promets d'en faire autant, pour vous, sur moi. C'est le seul moyen d'avoir un peu de sécurité. Sécurité bien imparfaite et moyen quelques fois triste. Mais enfin, c'est le seul.

J'écris aujourd'hui à Guineau de Mussy pour lui demander une ordonnance dont Pauline a besoin contre des douleurs de névralgie dans la tête qu'il a déjà dissipées une fois, à Brompton. Je lui dis en outre : " Je sais que vous avez vu la Princesse de Lieven. J'en suis fort aise. Vous lui donnerez de bons conseils et du courage. Elle est charmée de vous et vous ne la verrez pas longtemps sans prendre intérêt à cette nature, grande et délicate qui a toutes les forces de l'esprit le plus élevé et toutes les agitations d'une femme isolée et souffrante. Je serai reconnaissant de tous les soins que vous prendrez d'elle. " Il m'est en effet très dévoué, et je veux qu'il vous soit dévoué aussi. Je crois au dévouement, et j'en fais grand cas. C'est le service, non seulement le plus doux, mais le plus sûr le seul qui résiste aux épreuves, et aille jusqu'au bout parce qu'il trouve en lui-même son mobile et sa satisfaction. C'est une des sottises de l'égoïsme de ne pas comprendre le dévouement ne sachant pas plus, l'inspirer que le ressentir. J'ai vu des égoïstes très habiles à tirer parti, pour eux-mêmes des personnes qui les entouraient, mais forces d'y prendre une peine extrême et continue, et ne pouvant jamais compter. Avec plus de cœur, ils auraient eu moins de fatigue et plus de sécurité. Il est vrai qu'il faut deux choses avec les personnes dévouées ; il faut leur donner de l'affection et leur passer des défauts. Par goût, j'aime mieux cela, et je crois qu'à tout prendre c'est un bon calcul ! Mais on ne fait pas cela par calcul. Chacun sait sa pente et le dévouement ne va qu'à ceux qui l'inspirent et le méritent réellement.

MM. de Lavergne et Mallac sont partis hier soir. Ils ne m'ont rien dit de plus que ce que je vous ai déjà mandé. J'attends MM. Dumon, Dalmatie, Vitet, Moulin, Coste, Lenormant & & Je me réserve le matin depuis m'en lever jusqu'au déjeuner et dans le cours de l'après-midi au moins trois heures, plus souvent quatre. Je donne à mes hôtes deux heures dans la matinée, et la soirée. D'ici à un mois, je compte bien avoir moins de visites. Elles me dérangeront trop. On vient toujours beaucoup des environs. Et je répète ce que je vous ai déjà dit, plus d'une fois peut-être ; bonne population, trop petite, d'esprit et de cœur, pour ce qu'elle a à faire. j'espère qu'elle grandira. Mais je n'en suis point sûr.

5 heures

J'ai reçu une lettre de St Aulaire qui se désole de n'avoir pu venir à ma rencontre au Havre et qui va rejoindre sa femme en Bourgogne, chez Mad d'Esterne. Ils vont tous bien. " J'avais toujours rêvé, me dit-il d'achever ma vie dans le loisir : m'ha

troppo aiutato San Antonio. Mais ce n'est pas le mouvement que je regrette. Je travaille à mettre de l'ordre dans mes papiers et mes souvenirs. Mais j'ai commencé par Rome en 1831. J'ai bien du chemin à faire pour arriver à Londres en 1842. Je voudrais que Dieu m'en donnât le temps, car vous m'avez fourni de beaux matériaux à mettre en œuvre pour cette époque. Personne ne lira ce que j'écris avant trente ans. C'est quand on ne se sent plus bon à rien qu'on se rejette ainsi dans l'avenir. J'espère bien que vous nous préparez des enseignements moins tardifs. Que j'aurais envie de causer avec vous mon cher ami ! Vous l'esprit le plus net que j'ai jamais connu débrouillez-vous ce chaos ? Ne comptez pas sur moi pour mettre une idée quelconque dans la conversation. Quelque fois je pense que les socialistes ont à moitié raison, et que la vieille société finit. J'espère seulement ne pas vivre assez pour jouir de celle qu'ils mettront à la place. " Je trouve tout le monde bien découragé. Et les gens d'esprit bien plus que les autres. Et les vieilles gens d'esprit bien plus que les jeunes. Voici ce que m'écrit Béhier qui ne manque pas d'esprit ; de votre aveu malgré votre première impression : " Nous avons ici un vent singulier qui souffle. On répète partout que le 15 de ce mois Louis Napoléon doit être proclamé Empereur. Personne n'y croit, que Nos Républicains. Ils ont l'air d'en avoir une profonde inquiétude. Ceci n'est probablement pas sérieux. Mais il en résulte ce fait démontré que personne ne croit à la durée de ceci. On parle tout nettement tout bonnement, d'une substitution. Que Dieu la retarde ! Non pas que je me préoccupe des 60 Montagnards qui, pendant les vacances de l'Assemblée vont rester à Paris pour surveiller le pouvoir. Ces vieux roquets fangeux peuvent grogner ; ils ne font plus peur à grand monde : ils ont perdu leurs crocs, et ne sont bons qu'à faire des mannequins de parade. "

C'est là l'impression qui règne autour de moi, parmi les honnêtes gens de bon sens, qui ne cherchent et n'entendent malice à rien. Plus de peur et point d'espérance. Dégoût du présent ; point d'idée ni de désir d'avenir. Le Chancelier et Mad. de Boigne disent à Trouville qu'ils désirent bien que j'y vienne, qu'ils seront bien contents de me revoir & & Je ne leur donnerai pas lieu de croire que je crois ce qu'ils disent. Je n'irai de longtemps à Trouville. Ils ont été mal pour moi. Je suis bien aise qu'ils sachent que je le sais. Adieu. A demain. Je dis cela avec un serrement de cœur. Adieu.

Samedi. 4 août. 7 heures

Je vous dis bonjour en me levant. Je vais travailler. Il faut que j'aie fait deux choses d'ici à la fin de l'automne. Pour les grandes et pour les petites maisons. Le temps est superbe. Je vous aime mille fois mieux que le soleil. Adieu. Adieu. Je dors bien mais toujours en rêvant. Décidément la révolution de Février m'a enlevé le calme de mes nuits, bien plus que celui de mes jours. Adieu encore. Jusqu'à la poste.

Onze heures Je ne crains pas que vous deveniez bête. Mais j'aimerais infiniment mieux que nous fissions à toute minute, échange de nos esprits. Adieu. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 3 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3045>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 3 août 1849

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Val Aicheux - Vendredi 3 Aout 1849
8 heures,

2386

Ceci ne partira pas aujourd'hui.
Je vous assure que votre Dimanche me déplaît
autant que mon mardi.

Je reviens sur le duc de Broglie. Je crois que
vous vous trompez. Il vous a tout simplement
exprimé son sentiment général que Paris n'a
plus de quoi attirer personne, et que, pour y
rester, il faut y être obligé. Il pensa bien peu
aux personnes et aux questions personnelles, et ne
fit guère de combinaisons et de calculs dans
elles. Soient le premier objet, le pendant est
possible. Vous avez toujours inspiré à mes amis
un peu de jalousie et un peu de crainte. Heu-
-reusement ce ne sont pas eux qui décident. J'ai
été charmé quand vous avez repris votre appa-
-tement pour trois ans. J'aime les lieux matériels,
même quand ils ne sont pas nécessaires. Il faut
faire le contraire de ce que pense le duc de
Broglie, c'est-à-dire être à Paris autant que
vous ne soyez pas forcée d'être ailleurs.

Je suis bien aise du reste que le duc de
Broglie vous ait pleinement rassurée sur ce qui
me touche. Croyez bien et que j'y regarde avec
soin, et que je vous disais toujours la vérité. Je

veux que vous vous fassiez une affaire de conscience de me tout dire sur vous, et je vous promets d'en faire autant pour vous, sur moi. C'est le seul moyen d'avoir un peu de sécurité. Je crains bien l'imparfaite et moyen quelquefois triste. Mais enfin c'est le seul.

Je t'avis aujourd'hui à Dunes de Mussy pour lui demander une ordonnance pour Pauline a besoin contre les douleurs de névralgie dans la tête qui a déjà dissipé, une fois, à Brompton. Je lui dis en outre : « Je t'ai que vous avez vu la Princesse de Liéven. Son mari fort aisé. Elle est lui donner de bons conseils et du courage. Elle est charmée de vous, et vous ne la verrez pas longtemps sans prendre intérêt à cette nature grande et délicate, qui a toutes les forces de l'esprit le plus élevé et toutes les agitations d'une femme idéaliste et souffrante. Je serais reconnaissant de tous les soins que vous prendrez d'elle ». Il mist en effet très dévoué, et je veux qu'il vous soit dévoué aussi. Je crois au dévouement, et j'en fais grand cas. C'est le service non seulement le plus doux, mais le plus sûr, le seul qui résiste aux épreuves de la vie jusqu'au bout, parcequ'il trouve en lui-même son mobile et sa satisfaction. C'est une des qualités de l'âgeisme de ne pas comprendre le dévouement, ne sachant pas plus l'inspirer que

le ressentir. J'ai vu des mariages, pour eux-mêmes entretiens, mais fort extrême et continue compter avec plus de fatigue et plus de sans deux choses, avec sans leur donner de des défauts. Par conséquent qu'à tout point on ne fait pas cela de point, et le des qui l'inspirent et

M. de Lascey
Sais. Ils ne m'ont
vous ai déjà manqué
Patmatic, Nitoh,
Je me réveille le matin
déjeuner, et dans le
moins trois heures, je
donne à me, Nitoh,
et la soirée. D'ici
avais moins de vi
trop. On vient touj
et je répète ce que
d'une fois peut être
petite, l'esprit et de
faire. J'espère qu'

ire et courtoise
un promoteur de
l'ut le soul.
Se croit bien
liste. Mais

de Neussy pour
Pauline a
lgie dans la
à Brompton.
vous avez vu
aise. Pour
couage. Elle est
vray par
de nature
le foyer de
agitation
Je serai
vous prendry
me, et je
Je croi au
as. C'est le
x, mais le
aprendre et
ve ou lui-même
est une des
imprendre le
l'inspire que

le Mississipi. J'ai vu des égoïstes très habiles à tirer
parti, pour eux-mêmes, des personnes, qui les
entouraient, mais forcés d'y prendre une peine
extrême et continue, et n'y pouvant jamais
compter avec plus de soin, ils avaient eu moins
de fatigue et plus de sécurité. Il est vrai qu'il
faut deux choses, avec les personnes dévouées; il
faut leur donner de l'affection et leur poser
des devoirs. Par goût, j'aime mieux cela, et je
crois qu'à tout prendre c'est un bon calcul. Mais
on ne fait pas cela par calcul. Chacun suit
sa pente, et le dévouement ne va qu'à ceux
qui l'inspirent et le méritent réellement.

M. de Lascegne et Malzac sont partisans
suis. Ils ne m'ont rien dit de plus, que ce que je
vous ai déjà montré. J'attends M. Dumon,
Ratouat, Vitot, Martin, Coste, L'exnormantok
Je me réveille le matin, depuis mon lever jusqu'à
déjeuner, et dans le cours de l'après-midi au
moins trois heures, plus souvent quatre. Je
sonne à mes hôtes, deux heures dans la matinée,
et la soirée. D'ici à un mois, je compte bien
avoir moins de visites. Elles me désangoussent
trop. On vient toujours beaucoup de, aussitôt.
Et je répète ce que je vous ai déjà dit, plus
d'une fois peut-être: bonne population, trop
petite, l'esprit et de l'air, pour ce qu'elle a à
faire. J'espère qu'elle grandira. Mais je n'ai rien

point sûr.

5 heures

J'ai reçu une lettre de M^{lle} Audain qui se désolé
de n'avoir pu venir à ma rencontre au Havre,
ce qui va rejoindre la femme en Bourgogne,
chez M^{lle} d'Estesno. Ils vont tous bien. "J'étais
toujours sûr, me dit-il, d'achever ma vie dans
le laidis : m'ha troppo ajutato San Antonio.
Mais ce n'est pas le mouvement que je regrette.
Je travaille à mettre de l'ordre dans mes papiers
et mes souvenirs. Mais j'ai commencé par Rome
en 1831. J'ai bien du chemin à faire pour arriver
à Londres en 1842. Je voudrais que Dieu m'en
dormât le temps, car vous m'avez fourni de beaux
matériaux à mettre en œuvre pour cette époque.
Personne ne lira ce que j'écris avant trente ans.
C'est quand on ne se sent plus bon à rien qu'on
se rejette ainsi dans l'avenir. J'espère bien que
vous nous préparerez des enseignements même tardifs.
Que j'aurois envie de causer avec vous, mon cher
ami ! Vous, l'esprit le plus net que j'ai jamais
connu, débrouillez-vous le chaos ? Ne comptez
pas sur moi pour mettre une idée quelconque
dans la conversation. Quelquefois je pense que
les Socialistes ont à moitié raison, et que la
vieille société finit. J'espère seulement ne pas
vivre assez pour jouir de celle qu'ils mettront
à la place v

6

8

Je trouve tout le monde bien de courage! Et le
jeune d'esprit bien plus que les autres. Et les vieillards
jeune d'esprit bien plus que les jeunes. Voici ce que
m'écrivait M^r Richou, qui ne manque pas d'esprit; de
votre aveu, malgré votre première impression:

"Nous avons ici un vent d'ingénieur qui souffle.
On répète partout que, le 15 de ce mois, Louis Napoléon
doit être proclamé Empereur. Personne n'y croit, que
nos Républicains. Ils ont l'air d'en avoir une
profonde inquiétude. Ceci n'est probablement pas
sérieux. Mais il en résulte ce fait de montrer que
personne ne croit à la durée de ceci. On parle
tout nettement, tout bonnement, d'une substitution.
Dieu Dieu la retarde! Non pas que je me préoccupe
des 60 montagnards, qui, pendant le vacance de
l'Assemblée, vont rester à Paris pour surveiller le
pouvoir. Les vieux roquets, frangeux peuvent
grogner; ils ne font plus peur à grand monde;
ils ont perdu leurs crocs, et ne sont bons qu'à
faire de, marmeguin, de parade,"

C'est là l'impression qui règne autour de
moi, parmi les honnêtes gens de bon sens, qui
ne cherchent et n'entendent malice à rien.
Plus de peur et point d'appréhension. Regard du
présent; point d'idée ni de desir d'avenir.

Le Chancelier et M^{rs} de Boigne disent
à Trouville qu'ils desireraient bien que j'y vienne,
qu'ils seront bien contents de me revoir et de
vous

Je ne leur donnerai pas lieu de croire que je croie ce
qu'ils disent. Je n'ai de longtrous, à Trouville. Ils
ont été, ^{mal} pour moi. De lui, bien aise qu'il, sachent que
je le sais.

Adieu. À demain. Je dis cela avec un serrement
de cœur. Adieu. Samedi 14 août - 7 heures.

Je vous dis bonjour en me levant. Je vais travailler.
Il faut que j'aie fait deux choses, d'ici à la fin de
l'automne. Pour les grands et pour les petits maîtres.
Le tout est superbe. Je vous aime mille fois mieux
que le soleil. Adieu. Adieu. Je dors bien, mais toujours
en rêvant. Décidément la révolution de Février m'a
enlevé le calme de mes nuits, bien plus que celui de mes
jours. Adieu encore. Jusqu'à la poste.

au 7e heures.

Je ne voulais pas que vous deveniez hôte. Mais
j'ai mesoi infiniment mieux que nous fissions, à toute
minute, échange de nos esprits. Adieu. Adieu. Adieu.